

Sidi Askofaré

Comment peut-on être raciste * ?

Le racisme est-il un sujet de débat dans notre communauté ? Et si oui, à quel titre puis-je ou dois-je y participer ?

Telles sont les premières questions que je me suis formulées, en partant de l'idée que, généralement, on entend par débat non pas un échange organisé et dirigé, mais comme une discussion, sur un sujet précis, à laquelle prennent part des individus ayant des avis, des analyses, des opinions ou des thèses plus ou moins divergents.

Si l'on retient cette seconde acception, la question devient tout simplement : qu'est-ce qui peut faire débat, sur le racisme, entre analystes ? Et qui plus est, entre des analystes de l'EPFCL, c'est-à-dire, *a minima*, orientés par l'œuvre de Freud et l'enseignement de Lacan. Est-ce la notion même de racisme ? Sa définition intensionnelle et extensionnelle ? Sa cause et ses déterminations ? Ses manifestations ? Sa ou ses fonction(s) ? Son statut dans et pour la psychanalyse ?

Je dois dire que, pour ma part, j'ai du mal à penser qu'il existe entre des analystes de notre École des points de controverse et de débat sur le racisme qui justifient un débat. Et ce tout simplement parce que pour moi, le racisme n'est pas une notion abstraite ou une opinion dont il convient de débattre. En France, où je vis et travaille, il est dit, dans la loi, que c'est un délit, voire un crime, donc passible d'une sanction pénale.

Par ailleurs, dans l'hypothèse contraire, je n'ai personnellement pas envie de débattre avec quiconque se définit comme raciste, professe des doctrines racistes ou dénie l'existence du racisme, systémique ou pas. Parce qu'en vérité, le raciste, le vrai, me paraît aussi risible que l'homme de grande taille de la petite parabole de l'écrivain libanais Rachid El-Daïf : « Il avait trois centimètres de plus que moi : cela ne lui donnait pas le droit de me

* [↑](#) Texte présenté lors du débat « Le racisme » organisé par le LIPP, Laboratoire international de la politique de la psychanalyse de l'IF-EPFCL, le 29 mars 2026.

regarder de haut ! D'ailleurs, il y en a bien d'autres qui sont plus grands que moi, ou plus petits. Qu'est-ce que cela change ? Depuis quand la taille serait-elle proportionnelle à la valeur ? Un motif de se sentir supérieur ¹ ? » Enfin, je ne vois pas en quoi un tel débat intéresserait la psychanalyse ou tous ceux qui sont assujettis au discours analytique.

Mais il m'est venu une autre idée. Je me suis dit que ce qui est appelé racisme – qu'il faudrait sans doute définir plus précisément –, certaines personnes, en analyse, en parlent, en souffrent, s'en plaignent, l'interrogent.

S'y ajoute que selon les pays et les continents, en raison des histoires de guerre, d'esclavage, de colonisation ou de coexistence de communautés ethniquement et/ou religieusement différentes, la question du racisme occupe une place plus ou moins importante, jusqu'à venir parfois s'imposer dans les échanges épistémiques, cliniques et politiques entre analystes.

Envisagée sous cet angle, et dégagée de tout pathos ou de toute logique de ressentiment, la question du racisme mérite notre attention et notre intérêt.

À cela, j'ajouterai que sans doute, en tant que sujets, de ce racisme nous n'avons pas la même expérience et, surtout, nous sommes différemment affectés. Par ailleurs, vivant et exerçant la psychanalyse dans des pays et des continents différents, le racisme comme idéologie, comme expérience sociale et subjective, comme système de représentations informant divers phénomènes de discrimination et de ségrégation, ne recouvre pas la même réalité.

Enfin, nos parcours de vie, de formation intellectuelle et politique nous ont exposés à des discours, à des conduites, à des pratiques et à des représentations différentes du racisme, ou plutôt des racismes. Et, en disant cela, loin de moi l'idée d'accréditer une quelconque hiérarchie entre les racismes – ce serait le comble ! –, ni de considérer que tel type de racisme en constituerait le noyau dur, voire le paradigme, et que d'autres ne seraient que périphériques. Il n'y a pas des racismes tolérables et des racismes intolérables. Leur abjection est à mes yeux la même. Ce que Lacan disait des « ennemis du genre humain » vaut pour tous. De sorte qu'en vérité, le racisme n'est rien d'autre que le concept de l'universel des racismes.

Peut-être qu'en lieu et place d'un débat – qui oppose voire impose la recherche d'une victoire, même simplement rhétorique, sur l'autre –, nous avons plutôt besoin d'un échange et d'un partage de témoignages, de travaux, d'analyses, de réflexions et d'expériences pour cerner au mieux cette

1. [↑](#) R. El-Daïf, *Cher monsieur Kawabata*, Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 1998, p. 14.

monstruosité – le racisme – qui ne peut se soutenir ni de la science – qui conteste et rejette la notion même de races pour l'espèce humaine –, ni du droit, ni, *a fortiori*, de la psychanalyse (dont Freud nous a dit qu'elle partageait la *Weltanschauung* scientifique). En somme, ouvrir un véritable chapitre d'une clinique des racismes.

D'où le titre que j'ai donné à cette petite intervention, titre démarqué, comme chacun l'a remarqué, de la question ironique posée, en 1721, par Montesquieu, dans ses *Lettres persanes* : « Comment peut-on être raciste ? » Et j'ajouterai même : « Comment peut-on *encore* être raciste ? »

Nous connaissons tous, parce qu'ils sont légion, les travaux des historiens et des sociologues, notamment, qui mettent au jour les différentes déterminations de l'idéologie raciste, dans les mythes et les religions – à commencer par ladite « malédiction de Cham » de l'Ancien Testament, racine de la justification « morale », puis religieuse, de l'asservissement des populations noires *versus* le fondement de l'esclavage sur la seule mécréance, à l'exclusion de toute référence à l'ethnie ou à la couleur de peau dans le droit islamique ² – ; les fondements économiques du racisme – arraisonnement et exploitation d'hommes réduits à l'état de marchandises – ; les articulations avec la politique – asservissement, dominations féodale, esclavagiste, coloniale et capitaliste-postcoloniale –, des justifications prétendument scientifiques du racisme aux racialismes contemporains – théories biologiques, sociobiologiques et ethnologiques sur l'inégalité des races : de Gobineau à J. Philippe Rushton !

Nous connaissons moins, en tout cas pour ce qui me concerne, ce qu'il en fut et ce qu'il en est, aujourd'hui, du racisme ailleurs qu'en Afrique, au Moyen et au Proche Orient, en Europe et dans les Amériques. Qu'en est-il, par exemple, en Inde, en Chine ou au Japon ?

Je dirai que l'honneur de la psychanalyse aura été de n'avoir succombé à aucune de ces versions du racisme. Est-ce à dire qu'elle échappe aussi à ce que Lacan a pu appeler le « racisme des discours » ? C'est à examiner et à discuter.

Une chose est sûre : la psychanalyse a su tirer les conséquences de son adossement à la *Weltanschauung* scientifique, en mettant au cœur de sa pratique et de sa doctrine ce qu'il y a de plus irréductiblement universel

2. ↑ Sur cette question passionnante, cf. la fatwa d'Ahmed Baba Es-Soudani de Tombouctou : *Mi'raj al-su'ud, Manshurat ma'had al-dirasat al-ifriqiyya* (« Échelle pour s'élever à la condition juridique des Noirs réduits en esclavage », Rabat, 2000). On trouvera une présentation pertinente dans l'ouvrage de Mahmoud Zouber, *Ahmed Baba de Tombouctou 1556-1627, sa vie et son œuvre*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1977).

chez les parlêtres : le sexe, le langage et la mort. Et entre les protagonistes du discours par elle fondé, la psychanalyse a institué la fraternité. Lacan ne disait-il pas, presque à la fin de son séminaire de 1972, ... *Ou pire* : « De quoi sommes-nous frères dans tout discours autre que le discours analytique ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ? Est-ce qu'il ne nous semble pas que ce mot de frère est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait-ce que de ce qu'il ramène le barda familial ? [...] Nous sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours ³. »

Mais devons-nous nous en réjouir ? Cette thèse implique en effet son envers, moins enthousiasmant, si l'on se souvient que le même Lacan, dans un séminaire précédent, *L'Envers de la psychanalyse*, plaçait la fraternité au principe de la ségrégation !

Alors, pour conclure, que répondre à la question : « Comment peut-on (encore) être raciste ? »

Au jour d'aujourd'hui, je ne vois que cinq hypothèses possibles :

- par *ignorance*, i. e. par déficit ou faute de savoir ;
- par *connerie*, i. e. par intolérance, hostilité et rejet des autres modes de jouissance que le sien propre ;
- par *cynisme*, i. e. tout à la fois par impudence et par intérêt (économique, politique, idéologique, affectif, statutaire, etc.) ;
- par *conviction*, i. e. par adhésion à une croyance et à ce système idéologique qui transforme les différences en hiérarchie ;
- par « *maladie* », enfin, en tant que le racisme peut venir s'inscrire à partir des déterminations singulières d'une névrose, d'une psychose ou d'une perversion.

Demeure la question la plus importante, peut-être : que peut la psychanalyse, si elle refuse d'être un simple commentaire scolastique de thèses sur le racisme ou une pure et vaine dénonciation, donc de renforcement du discours et des pratiques dénoncés ?

3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 235.